universität innsbruck
Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

Documents et notes relatifs aux années 1790 à 1930

Pelt, Jean-Baptiste

Metz, 1932

Notes sur les Planches

urn:nbn:at:at-ubi:2-10811

NOTES SUR LES PLANCHES

PLANCHE I. — **Le maître-autel** (1806-1864).

Lorsque, après la Terreur, le culte fut rétabli à la cathédrale, en juin 1795, Francin fit ériger, en bas de la rotonde, un autel provisoire en bois (n° **204**) ; cet autel reçut en 1801 et 1802 un « pavement en marbre » ainsi que des « gradins, colonnes et baldaquin » également en marbre (n° **273**, note b). Il comprenait six marches et quatre « dez » et avait deux faces. Il y avait simultanément « un autel doré avec son tabernacle au fond du chœur et un dais au-dessus en papier » (*Ibid.*). En avril 1806, « le maître autel et les enmarchemens qui l'accompagnent... au centre de la croisée et de la partie circulaire (rotonde) qui l'occupe » sont démontés et reconstruits au fond du chœur, avec une face seulement. Au-dessus du tabernacle est placée une coupole en bois revêtue de plâtre et peinte en marbre à l'huile, soutenue par huit colonnes de marbre, en noir, de l'ordre corinthien, dont les bases et les chapiteaux sont en bois doré. L'autel est flanqué de deux forts acrotères ou piedestaux en pierre ordinaire peints à l'huile. Il n'a que deux marches qui sont en marbre, la troisième formant le pallier est en chêne (n° **300**).

Le dessin de la planche I, conservé aux Archives de la Préfecture (V. 41), fait par l'ingénieur Dingler, donne la configuration de cet autel « gréco-romain ».

En 1817, un dais de 5 mètres en longueur et de 4 en largeur fut mis au-dessus de cet autel pour le préserver de l'ordure des oiseaux « en grand nombre en l'église » à cause du mauvais état des vitraux (n°s **283**, **380**).

Dès 1824 se manifeste le désir de remplacer le maître-autel « par un autre plus décent et plus en harmonie avec la majesté du vaisseau » (n° **384**), vu qu'« il n'est digne ni de l'église, ni de son objet » (n° **419**). Les architectes Derobe (n°s **429**, **456**, **486**), Romagnesi (n° **436**) et Charpentier (n° **444**) dressent en vain des plans et devis d'un nouvel autel ; malgré les réclamations réitérées de Mgr Dupont des Loges, c'est seulement en 1864 que le Gouvernement approuve le plan dressé par l'architecte Racine (n° **590**), et que l'année suivante l'autel est enlevé et remplacé par l'autel actuel (n° **593**).

PLANCHE II. — **Intérieur de la Cathédrale, vu du grand portail** (d'après une lithographie conservée à la Bibliothèque nationale, Estampes, Va 122^{b}, fol. 30).

A droite, on voit la chapelle de Notre-Dame du Mont-Carmel, son ancienne grille (planche IV) ; aux piliers sont suspendus les tableaux du chemin de croix qui y furent placés à partir de l'an 1820 (n° **366**) et enlevés en 1842 (n° **461**).

PLANCHE III. — **Intérieur de la cathédrale, vu du chœur** (*Ibidem,* 122ᵇ, fol. 32).

Des deux côtés du chœur on voit les stalles achetées en 1803 et remplacées en 1922 (nº **723**) par les stalles actuelles.

A droite, à l'entrée du chœur, est la stalle épiscopale, avec la forme qu'elle reçut en 1808 (nº **329**).

Derrière le chanoine qui se tient près de la balustrade de la rotonde, on entrevoit la porte dite du Suisse, fermée en 1858 (nº **558**).

Cette lithographie est datée de février 1830.

PLANCHE IV. — **L'ancienne grille de la chapelle du Mont-Carmel.**

En juin 1807, cette grille, appartenant à la paroisse de Thionville, fut achetée pour la somme de 750 livres et placée à la cathédrale (nº **311**). Elle fut enlevée vers 1882 (nº **681**) et vendue par Tornow à un officier allemand.

Elle était un don fait à l'église de Thionville par « Madame Geneviève Morand, veuve de Jean-Nicolas Louys, conseiller du Roi, garde-marteau ancien de la Maîtrise de cette ville », qui a fait relever à ses frais le chœur de l'église « où elle a fait mettre un autel de marbre avec une balustrade en fer doré ». (Délibération du 3 février 1773; communication de M. l'abbé Braubach.)

« Marie-Geneviève Morand, veuve de Monsieur Nicolas Louis, officier forestier », est connue d'ailleurs comme bienfaitrice de l'hospice civil de Thionville en 1770. (Teissier, *Histoire de Thionville*, Metz, 1828, p. 457.)

La partie supérieure de la grille est ornée de la lettre M qu'entourent les insignes (mitre et crosse) de la dignité abbatiale. L'église de Thionville, dédiée à saint Maximin, était à la collation de l'abbé de Saint-Maximin à Trèves, qui à cette époque était Willibrord Vittman, né à Trèves le 28 juin 1717, élu abbé en novembre 1762. Ainsi s'explique sans doute la présence de la lettre M (Maximin) et des insignes abbatiaux.

PLANCHE V. — **La place d'Armes, d'après un dessin de 1827, avec la numérotation des maisons.**

La maison portant le nº 3 a été occupée successivement par la librairie-imprimerie Verronnais (nº **331**), le Café Fortin et le Café de la Meuse. Elle a été démolie en 1863 (nº **587**).

La maison nº **4**, propriété (en 1824) de la veuve Bourdon, mariée en secondes noces au sieur Desange, est achetée en 1836 par Jean Leinen-Spol, doreur, qui la vend à l'Etat en 1845. Depuis 1848, le locataire de la maison est Gérard, libraire (nº **532**). Elle fut démolie vers 1858 (nº **558**).

La maison nº 5, dite du Suisse parce qu'avant la Révolution elle servait de logement au suisse de la cathédrale, fut successivement la propriété du sieur Mathieu, de la veuve Noël, du Chapitre (en 1827); elle a été démolie en 1854.

La maison nº 6 fut acquise, le 1ᵉʳ décembre 1792, par Joseph Metzger, fabricant de cannes, et Françoise La Garique, son épouse; ceux-ci la vendent le 12 floréal an V au général de division Emmanuel-Michel-Bertrand-Gaspard Neuhauss, dit Maison-Neuve, et à son épouse Marguerite-Elisabeth Denusse, lesquels la revendent le 29 vendémiaire an VI, à Jacques-Nicolas Husson, président du Tribunal de première instance à Briey, et Marie-Marguerite Albert, son épouse. Celle-ci, devenue veuve, en est seule propriétaire en 1825; puis ce sont ses enfants, « les frères Husson, de Bouzonville », qui y exercent la profession de libraires. En 1847, ils la vendent à la veuve Octave Bride, limonadière, propriétaire de la maison voisine, nº 7, depuis 1839. Le 23 mai 1859, elle la loue, moyennant un loyer annuel de 7.500 francs (prix exagéré à dessein, afin d'obtenir de l'Etat qui voulait l'acquérir une indemnité plus élevée), pour dix-huit années, à son fils Charles Bride, limonadier à Paris.

La maison voisine, qui porte le nº 7, avait été louée en 1787, par le Chapitre de la cathédrale, à Nicolas Paté, dit Lavigne; elle fut vendue comme bien national, le 18 juin 1791, à Jean-Baptiste Becœur et Barbe Sornet, son épouse, pour 12.000 livres.

En 1839, cette maison, qui porte déjà le nom de Café Français ou de Café Bride, appartient à la veuve Georges Bride et à ses six enfants. Elle est « composée de caves voûtées, d'un vestibule, d'une grande salle dite du café, de cuisine, lieux d'aisances, d'une salle de billard, de plusieurs chambres, cabinets, etc... » Mise en vente, elle est adjugée pour la somme de 39.100 francs à l'un de ses enfants, le sieur Octave Bride et à Louise-Françoise-Victoire Mansuy, son épouse. Dès lors, elle ne fait plus qu'un avec le nº 6.

Elles furent démolies en 1882 seulement (nº **625**).

La maison nº 8, adjugée comme bien national le 23 juillet 1791, à Jean-Baptiste Perin, revendeur, et à Marie-Anne Ritz, son épouse, fut revendue par eux le 14 juillet 1793, à Charles-Antoine Cornu, armurier, et à Anne Ferry, son épouse ; ceux-ci la vendirent le 30 août 1823 à Jean-Grégoire Dolisy et Anne-Claire Cornu, son épouse. Jean-Grégoire Dolisy, décédé le 1er août 1825, laissa comme seuls héritiers ses enfants : Anne-Céleste Dolisy, épouse de Modeste Lenoir, médecin-major, et François Dolisy; tandis que sa femme épousa en secondes noces Louis-Victor Carron.

Cette maison, dans laquelle le sieur Prévost tenait un débit d'eau-de-vie, fut démolie en juillet 1858.

Les maisons nos 9 et 10 avaient été vendues par l'Etat, le 21 juin 1791, à Mademoiselle Marguerite Lautrebourg, qui, étant mineure et ayant été adoptée par Nicolas Simon, bijoutier à Metz, prit le nom de Marguerite Simon.

Elle épousa en premières noces Antoine-François Delattre, professeur de législation à l'Ecole centrale à Metz, le farouche révolutionnaire.

Le 7 nivôse an III, ils vendirent la maison nº 9 à Damien Chavegren, confiseur-cafetier, qui, le 29 messidor an IX, la céda à Nicolas Antoine, brasseur, et celui-ci (16 septembre 1814) à Benoît Bienfait, marchand, qui la revendit (9 septembre 1816), à Jean-François Capiomont, marchand, et à Françoise Didion, son épouse; ceux-ci la cèdent (9 janvier 1817) aux deux sœurs Marie-Anne et Anne-Claire Cornu; cette dernière épouse Jean-Grégoire Dolisy, déjà propriétaire de la maison nº 8.

Quant à la maison nº 10, Antoine-François Delattre et sa femme Marguerite Simon la vendirent, le 9 pluviôse an VI, aux époux Charles-Antoine Cornu et Anne Ferry, déjà propriétaires du nº 8, qui, le 30 août 1823, la vendirent aux époux Dolisy-Cornu. Ceux-ci devinrent ainsi propriétaires des trois maisons nos 8, 9 et 10.

Les maisons nos 9 et 10 furent démolies en 1865 (nº **592**).

La maison nº 11 fut achetée à la vente des biens nationaux, le 10 mars 1791, par Nicolas Simon, qui en fit donation à sa fille adoptive, Marguerite, déjà propriétaire des nos 9 et 10. Elle fut vendue, le 13 janvier 1810, à Jacques et Catherine Woirhaye, marchands faïenciers. Jacques étant mort en 1819, Catherine Woyrhaye, demeurant rue de la Crête, 13, en est seule propriétaire; elle la lègue à sa petite-nièce Anne Bouillé (1847); celle-ci la vend à l'Etat le 10 juin 1861. La maison est démolie en partie en 1867 et le reste en 1885.

PLANCHE VI. — **La place d'Armes vers 1840.**

La statue du Maréchal Fabert, placée provisoirement au milieu de la place, le 22 septembre 1840, et érigée définitivement en octobre 1842 (nº **466**), ne figurant pas sur la lithographie, la date de celle-ci est nécessairement antérieure. On remarquera que les deux trophées dus au ciseau de Le Roy, placés ici en 1767, étaient alors plus espacés qu'ils ne le sont actuellement et reliés ensemble par une balustrade en pierre. Sur la terrasse du bas-côté, au-dessus de la maison du Suisse, on voit la tourelle qui servait de cage à l'escalier conduisant au petit orgue (nº **533**).